

“Être aimée, ce n'est pas mon moteur”

ASTRID WHETTALL

Longue, blonde, racée, ayant l'audace et la grâce des timides, un regard bleu acier et ce supplément d'âme qui transcende ses personnages, Astrid Whettall, c'est un peu notre Cate Blanchett.

PAR **FABIENNE BRADFER** PHOTO ET STYLISME **OSKAR**
COIFFURE ET MAQUILLAGE **KIM THEYLAERT** ADRESSES P.98
PHOTOS PRISES CHEZ **CORNETTE DE SAINT CYR**,
WWW.CORNETTEDESAINTCYR.BE

Pour l'avoir vue en mère modèle basculant dans une vengeance trash dans “Au nom du fils”, de Vincent Lannoo, on sait que la palette de son jeu est immense. Le cinéaste belge parle d'elle non pas comme d'une actrice, mais comme d'un “chef-d'œuvre”. Après avoir interprété Yvonne de Peyerimhoff, bras droit de Christian Dior, dans “Yves Saint Laurent”, de Jalil Lespert, elle fait une apparition dans “Les rayures du zèbre”, de Benoît Mariage, a un petit rôle dans le prochain Lelouch et sera aux côtés de Bruno Solo dans “Être”, de Fara Sene. Sachant depuis toujours que la vie n'est qu'un souffle, elle se passionne pour le genre humain

qui, chaque jour, se bat pour donner un sens à sa vie. Pour mieux en saisir le sens et gérer ses angoisses, elle observe ses contemporains et passe d'un rôle à l'autre. À la fois chrysalide et papillon, on la sent à l'aube d'une grande histoire d'amour avec le cinéma.

On se rencontre en plein shooting mode. Avez-vous autant de plaisir à prendre la pose qu'à jouer ?

Franchement, je préfère jouer. C'est ça, mon métier. Sur un plateau, j'ai tendance à vite oublier la caméra. Je suis plutôt instinctive; donc, je ne fais pas attention à l'image. Je suis les indications qu'on me donne. Et, parfois, je trouve plus ma liberté dans les contraintes. Je fais abstraction >



Veste, chemise et pantalon, Paul Smith, 790 €, 464 € et 906 €. Sandales, Salvatore Ferragamo, 950 €.

de la caméra naturellement. Elle ne m'intimide pas. Je me sens nettement moins à l'aise devant un appareil photo. Justement, parce que je n'ai rien à jouer. En même temps, comme ce sont des photos de mode, l'image est magnifiée, alors que dans un film, le but est de révéler l'intérieur de la personne. Le résultat est loin de ce que je suis dans la vie.

Votre moteur, ce sont les rencontres?

Je suis attachée aux gens, pas aux lieux. Les conditions idéales d'un film, c'est que la rencontre soit belle, qu'il y ait confiance et admiration avec le réalisateur. Ensuite viennent le scénario et le personnage. Pendant longtemps, je n'avais pas de propositions intéressantes au cinéma. Donc, l'envie était là et pas là. Je crois que je n'étais pas intéressante pour le cinéma. Je le suis plus à 40 ans qu'à 20. Le premier beau rôle ciné fut "Little Glory", de Vincent Lannoo. Avec lui, j'ai découvert le plaisir du jeu au cinéma. J'adore l'intimité sur un plateau. Ne pas projeter, plonger au plus profond de soi, aller au plus juste des émotions pour être au plus vrai du personnage. Le cinéma permet de rester dans cette intimité avec subtilité.

Déjà trois films avec Vincent Lannoo, un quatrième en phase d'écriture. Quel effet ça fait d'être la muse d'un cinéaste?

Non, pas la muse. Vincent, c'est d'abord une rencontre humaine. J'avais un petit rôle dans "Vampires". J'ai le souvenir d'un tournage à l'arrache génial dans Bruxelles la nuit. En ce moment, il coécrit avec Philippe Falardeau une nouvelle histoire où l'on suit de très près une femme. S'il ne change pas d'avis, cette femme, ce sera moi. Pour l'instant, on parle du personnage, de ses enjeux. C'est au stade de l'écriture. Vincent est très à l'écoute de ses acteurs. Et il s'en inspire. Tous ses personnages, même

La seule personne qui m'a impressionnée dans ce métier, c'est Costa-Gavras

petits, donnent de vraies choses à jouer. Il y met des couches et des sous-couches. On n'est pas dans les clichés. C'est le plus beau des cadeaux pour un acteur.

On peut dire qu'il y aura un avant et un après "Au nom du fils", où vous campez une mère catholique qui pète les plombs et s'intronise bras armé de Dieu...

Au début, je ne le sentais pas. Maintenant, je me rends compte qu'effectivement, ce film me révèle aux yeux des gens. "Au nom du fils" m'a offert un rôle très riche. J'ai pu montrer un large éventail de mon travail. Et depuis, je n'arrête pas. Cela m'ouvre des portes. Je sens que je peux passer plus facilement des auditions pour des rôles plus importants. Je vais ainsi tourner le film de Thierry Obadia avec Philippe Nahon et Julie Delpy. Et depuis quatre ans, j'ai un agent à Paris. Cela change les choses. J'ai plus d'opportunités. Du coup, le théâtre est un peu en veilleuse.

Être actrice, c'est se sentir désirée. Comment vit-on le refus à un casting?

Passer des auditions ne me dérange pas. J'en comprends la nécessité pour le metteur en scène. Et j'aime ça. Je me sens artisanne comme comédienne. Le plus douloureux, c'est quand on est amoureuse du scénario, du personnage. Moi, ce métier me rend très heureuse. Il me donne des moments de bonheur et il m'apporte de l'équilibre par le fait d'être sans cesse en travail, en recherche, en questionnement. On

touche à tellement de choses. C'est passionnant, stimulant et enrichissant. C'est un métier qui fait grandir. Mais il peut faire mal aussi.

Comment faire pour résister aux "agressions" de ce métier, justement?

Il faut savoir remettre les choses à leur juste place pour ne pas partir dans des extrêmes. Jouer n'est pas toute ma vie. Mais quand je suis dans le travail, j'essaie de varier les projets, de rester en création, d'écrire, d'aider des amis dans leurs projets. Pour l'instant, je suis dans deux séries télé dont une américaine, "Crossing Lines", avec Donald Sutherland. Ce qui est très difficile, c'est quand on est dans l'attente. Car cela veut dire qu'on n'existe que dans le regard de l'autre. Ça, c'est violent. Donc, je fais tout pour ne pas être dans cette attente.

Vous conciliez facilement la vie d'actrice et la vie de famille?

On s'organise. Quand je ne tourne pas, je suis 100 % disponible. Pour l'instant, ça va.

Au commencement, il y a eu un rêve de petite fille?

Je rêvais d'être actrice, comme je rêvais d'être journaliste ou archéologue. C'est un hasard fou qui a décidé. J'étais en programme Erasmus en France et je me suis retrouvée au Théâtre de Levallois chez Max Naldini, avec une copine qui passait une audition. Toute la troupe s'est retrouvée au restaurant et Max Naldini m'a demandé si je voulais passer une audition le lendemain. Pour moi, c'était la première fois. Il s'est passé quelque chose de magique. J'avais extrêmement de mal à extérioriser mes émotions jusque-là. J'étais une fille assez réservée, même avec moi-même. Le fait d'être sur scène et de passer à travers un personnage m'a profondément touchée. Ce fut très libérateur. J'avais 21 ans, j'ai tout plaqué, je suis rentrée dans ce théâtre et >



Veste et jupe-pantalon, Salvatore Ferragamo, 1890 € et 500 €.

c'est Max Naldini qui m'a appris mon métier. À partir de ce moment-là, je suis devenue boulimique: j'ai suivi beaucoup de stages. J'étais très impatiente. Et j'ai créé la Compagnie de la Lune, avec des amis comédiens.

Trouvez-vous une résonance psy dans le fait d'incarner différents personnages, d'évoluer dans différents univers?

Je ne fais pas ce métier pour une raison psy, mais bien parce que je suis fascinée par le genre humain et la manière dont on fonctionne au jour le jour pour arriver à vivre cette vie folle et violente, parfois moche, parfois sublime, sans savoir ce qui arrivera après la mort. Passer d'un personnage à l'autre me permet de rester en observation des autres et en réflexion. Et les rôles vers lesquels j'ai envie d'aller sont ceux qui m'apprendront quelque chose sur nous-mêmes. C'est un peu comme si je faisais de la dissection. Toute petite, j'avais déjà l'absolue conviction que j'allais mourir le lendemain et que la vie était simplement compliquée. Comment tenons-nous? Cette question me fascine.

Vivre plusieurs vies est une façon de devenir immortelle?

Non. Je pense encore plus à la mort. Mais comme je me nourris des autres, de leur manière de gérer la vie, cela occupe mon esprit et me permet de gérer mes angoisses. Et ça me grandit. C'est peut-être pour ça que je ne suis jamais allée voir de psy. Mon fantasme serait de rencontrer un psy brillant rien que pour l'écouter parler. Raconter ma vie ne m'intéresse pas.

Vous apparaissez dans le prochain film de Claude Lelouch, "Salaud, on t'aime" avec Eddy Mitchell et Johnny Hallyday. Avez-vous été impressionnée?

J'y fais juste un clin d'œil. J'ai passé deux jours sur le plateau. Je l'ai fait car Lelouch est un ami. En fait, la



Veste, Paul Smith, 906 €. Chemise, Filippa K, 160 €.

seule personne qui m'a impressionnée dans ce métier, c'est Costa-Gavras. J'ai tourné avec lui "Le capital". Et il produit le film de Medhi Charef, "Graziela", où je joue avec Denis Lavant et Rosy de Palma. Costa-Gavras est un des réalisateurs que j'admire depuis toujours. C'est un grand homme d'une humilité absolue. Sur ses tournages, il est exigeant tout en étant d'une douceur et d'un respect rares.

Un tournage de Lelouch, ça se passe vraiment sans scénario?

Il y a un scénario que tout le monde ne reçoit pas. Ensuite, de nouvelles feuilles arrivent tous les matins. En plus, il y a de l'impro. Lelouch n'aime que les aventures humaines. Les deux mois de tournage, il veut que ce soit une fête. Tout le monde mange à la même table. Comme dans une grande famille.

Que pourriez-vous dire à une jeune débutante?

Si on veut faire ce métier pour l'argent et la gloire, mieux vaut en changer, car c'est un métier difficile. Il faut que ce soit vital. Et si on fait ce métier pour être aimée, ce n'est pas un bon métier.

Vous n'avez pas envie d'être aimée?

Ce n'est pas mon moteur, en tout cas. Ce n'est peut-être pas normal... Ce qui m'attristerait, c'est d'avoir fait du mauvais travail. J'ai l'envie de bien faire. Moi, j'adore le temps de la préparation d'un rôle, chercher, me nourrir, avoir peur, ne pas comprendre, ouvrir des portes... et le moment du tournage. Ensuite, je rentre chez moi et c'est une autre vie qui existe. Ma vie privée et mon travail, quoi qu'il arrive, seront toujours bien cloisonnés. Moins j'en sais sur la vie privée des artistes qui me font rêver, mieux j'arrive à projeter le personnage sur eux. C'est pourquoi j'adore les films étrangers.

Vous tournez dans une série américaine où vous êtes vieillie de vingt ans et dans une série anglaise où vous évoluez sur douze ans. Se vieillir, c'est...

Cela m'est complètement égal. Mon image ne m'intéresse pas. Ce qui me passionne est d'arriver à être juste pour le personnage.

Et ces séries, c'est la porte ouverte vers l'international?

Je ne pense pas comme ça. L'important, c'est de faire de belles rencontres et d'avoir de beaux rôles. Où? Qu'importe. Si c'est en Belgique, tant mieux, car c'est très doux de travailler ici.

Quelle fut votre première émotion au cinéma?

"E.T." J'ai pleuré, pleuré, pleuré... ✕



Blouson brodé en agneau, chemise boxy en batiste de coton, jupe à basque en voile de coton et bottes impériales en toile de lin, Hermès, 8500 €, 700 €, 1150 € et 990 €. Ceinture gainée en cuir noir, Paule Ka, 180 €.



Veste, Control Studio, 460 €. Pantalon, Paul Smith, 715 €. Ceinture en cuir jaune, Jean-Paul Knott, 125 €.
